

Trois jours et trois nuits

au commissariat 5,

le poste de police le plus chaud

de Bruxelles

# Le sabre et le pot de fleurs

Police  
Politie

Police  
Politie





**Trois jours et trois nuits  
au commissariat 5,  
le poste de police le plus  
chaud de Bruxelles**

RÉCIT  
QUENTIN  
JARDON  
PHOTOS  
SÉBASTIEN VAN  
MALLEGHEM  
CARTE  
CLAIRE  
ALLARD —  
KLÄR.GRAPHICS

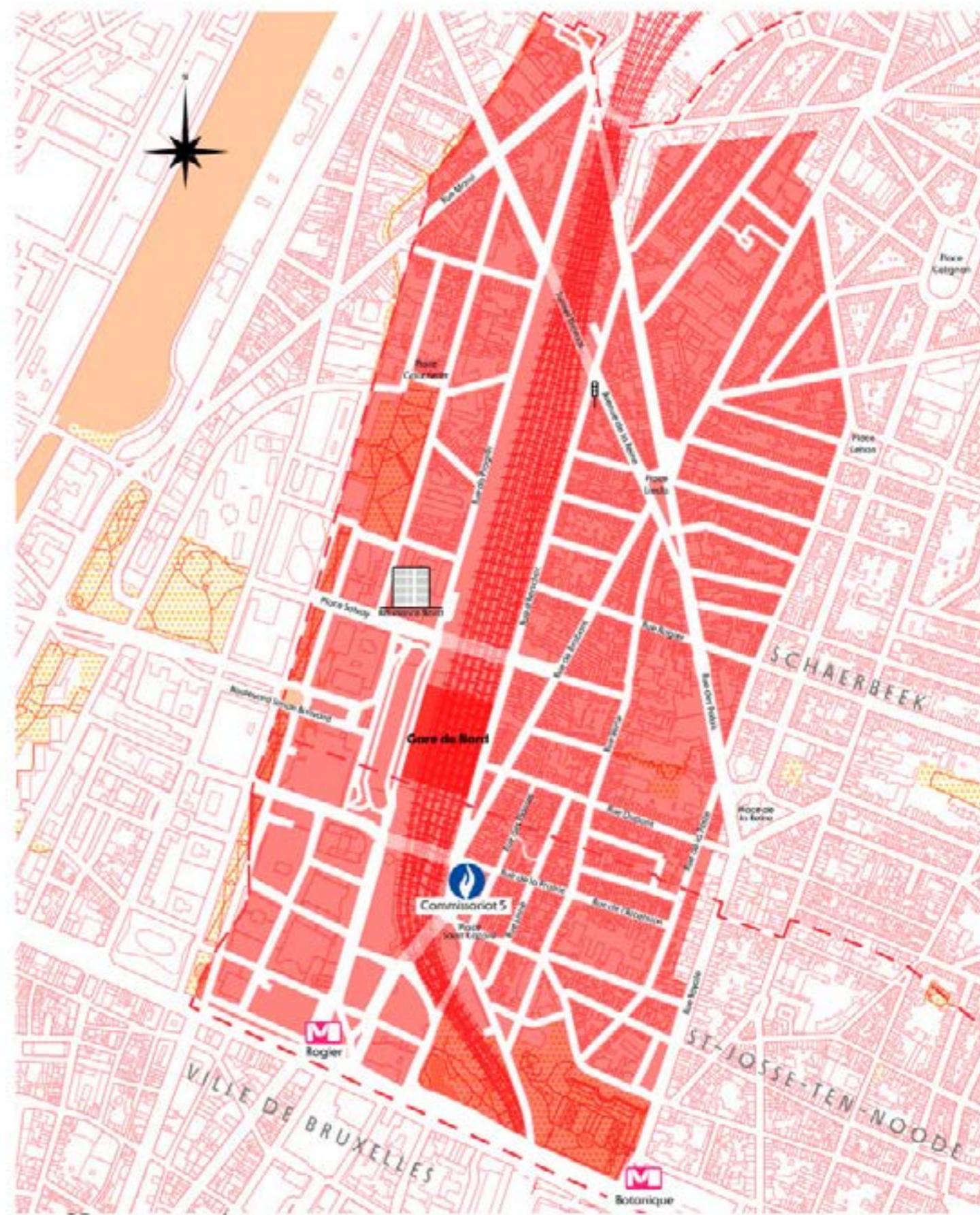
Il se présente comme un phare dans la nuit, le poste de police le plus avancé dans le quartier Nord. Une antenne de trois étages au-devant des pires travers de notre époque, des phénomènes en forte accélération : les migrants en errance, la prostitution clandestine, le deal et le narcotrafic, la lutte des territoires urbains. Voici l'histoire incroyable et tragique du commissariat 5 depuis l'arrivée de son nouveau chef en 2020 jusqu'à aujourd'hui, un polar contemporain entre « Bac Nord » et « Il était une fois en Amérique », dans le seul quartier de Bruxelles qui ne dort jamais, en face de la gare la plus fréquentée du pays, « au cœur de la criminalité la plus hard ».

**On** y entre, à l'est, par la rue de l'Ascension, son sommet occupé par une maisonnette blanche aux volets verts, presque un mas provençal, sa pente qui plonge dedans comme dans une ville à flanc de montagne, ses mitoyennes dont les toits forment un escalier géant, les fleurs synthétiques aux couleurs vives qui cascaded depuis les balcons, les poiriers de Chine qui bourgeonnent, les cris d'enfants à travers les fenêtres ouvertes à tous les vents, et puis ses perpendiculaires qui la croisent, rue des Plantes, rue Linné, qui tressent le quartier le plus pauvre de Belgique, qui chacune servent de plateforme pour un commerce clandestin, le trafic d'héroïne coupée à l'ammoniaque, la traite des Nigérianes, chaque fois un étage plus profond dans la déchéance. Quatre cents mètres de marche, l'altimètre qui s'affole, d'un coup plus proche du niveau de la mer, mais ici on n'aurait pas de gêne à dire une chose pareille, d'un coup plus proche du niveau de la merde.

On y entre, à l'ouest, à la sortie de la gare la plus fréquentée du pays, au pied des quelques gratteciel du projet mort-né de mini-Manhattan, par le tunnel qui passe sous le chemin de fer, quatre voies automobiles sous vingt voies ferroviaires, trois entrées, trois bouches qui vous aspirent vers un autre monde, une poignée de secondes en voiture et vous y êtes, dans l'enclave, dans la souricière.

On y entre, au sud, depuis la coupole Starbucks de la place Rogier, par une passerelle où le soleil ne pénètre presque jamais, encaissée entre la tour du crédit d'assurances LR et la tour Belfius, au rez de laquelle un bar à smoothies *all in English* accueille les cadres et les fonctionnaires du coin, à l'entrée du tunnel qui débouche sur la place Saint-Lazare et qui sent la pisserie.

On y entre, au nord, par le feu de signalisation de l'avenue de la Reine, feu maudit de tous les flics de la zone, qui ne peuvent s'empêcher d'y penser chaque fois qu'ils attendent au rouge, de penser à lui mais aussi au pire, à ce qui pourrait leur arriver





Anne-Sophie (en bleu) et Léa (en rouge), policières au commissariat 5.

une menace sourde vous regarde, et enfin, face à la statue de l'ange protecteur perché comme une vigie au-dessus du café *Questo* et qu'on croirait plus démuné encore que tous les démunés à ses pieds, au croisement de la rue d'Aerschot et de la rue de Brabant qui n'ont cessé de se rapprocher et entrent ici en fusion, dans le réacteur de ce que l'on se désole depuis peu à nommer « la vingtième commune de Bruxelles » en référence à ses huit mille personnes en errance, se dresse le commissariat 5.

C'est dans ce poste de police d'une centaine d'unités à cheval sur Saint-Josse-ten-Noode et Schaerbeek, qui couvre le plus petit territoire des cinq commissariats de la zone de Bruxelles-Nord, que *Wilfried* a été accueilli à titre exceptionnel, plusieurs jours et plusieurs nuits.

Pour vivre de l'intérieur le quotidien du commissariat le plus proche de la gare du Nord, que beaucoup considèrent comme leur seul phare dans la nuit.

Pour raconter son histoire tourmentée depuis l'arrivée du nouveau chef en 2020, entre western urbain et roman social, dans une cuvette de 1,5 km<sup>2</sup> où l'on a déversé les pires travers de notre époque comme les eaux usagées dans les égouts, des phénomènes en forte accélération: les migrants en errance, la prostitution clandestine, le deal à la petite semaine, la menace des fusillades entre factions de narco-trafiquants, la lutte des territoires.

Pour cesser simplement de détourner le regard, pour ausculter ce que nos sociétés produisent de plus infamant, et pour capter le peu de lumière qui baigne ce minuscule périmètre, l'unique quartier de Bruxelles qui ne dort jamais.

### Chapitre 1 Le commissariat qui rendait fou

L'accueil du commissariat 5 est une sorte de zone tampon ouverte 24/7 entre l'extérieur et l'intérieur. Banal comme n'importe quel guichet administratif, sinon l'éclat dans la porte vitrée. Quelques mois de métier au « com 5 » suffisent à lui connaître une autre histoire. Léa, du service jeunesse d'assistance policière aux victimes (SAPV): « Un jour, dix Ukrainiens débarquent en famille, les plateformes d'hébergement étaient saturées, j'ai dû les loger à la débrouille au commissariat ». Anne-Sophie, la collègue aînée de Léa: « Je me souviens d'une fois, un type déboule à l'accueil, "Bonjour, c'est pour déclarer que je viens de tuer mon père d'un coup de hache. Je suis passé dans le quartier pour me vider les couilles chez les putes, un dernier plaisir avant la taule". Ce n'était pas une blague, il l'avait vraiment décapité. Le mouton noir de la famille, désespéré de ne pas gagner le respect de son père. Il a pété un câble. »

Elles en ont encore des pelletées comme ça, des anecdotes de leur quotidien, elles les évoquent à la



L'inspecteur Ueff (de profil) et le commissaire Antoine Poirier. Une patrouille de routine près du parc Boussanchet.

**« Je me demande si on s'engage ici parce qu'on est déjà fou, ou si on devient fou à force d'y travailler. Il y a une frontière qui s'est créée avec notre entourage, c'est difficile d'expliquer aux autres ce qu'on vit... »**

Léa, policière

chaîne comme on ressusciterait des souvenirs de vacances. Le type qui s'est mis une ligne de coke sur le desk de l'accueil. Celui qui est entré, qui a foutu un coup de poignard dans le dos d'un autre pour régler un vieux compte. Le Polonais qui a fait irruption avec un tesson en main, il voulait s'égorger.

La conversation se tient un étage au-dessus de la réception, dans le bureau tamisé du SAPV, dans un calme absolu, les gorges parfois étranglées, les yeux parfois embués. Deux heures suspendues, arrachées à la trame des drames ordinaires.

Anne-Sophie, bras tatoués, tunique blanche à boutons, voix un peu éraillée, a d'abord fait sept ans dans la brigade d'intervention du commissariat 5. « Je l'ai quittée parce que j'étais remplie de frustrations. Je voulais sauver ma santé mentale. J'étais en train de couler. On est constamment dans le négatif, dans la misère humaine la plus crue, et rien ne progresse... » La vie n'est pas plus rose au service jeunesse, peut-être un peu moins brutale. « Quand je quitte le commissariat, je ne

reprends rien à la maison. Mais on morfle, on morfle comme personne n'a idée. Surtout depuis quoi, quatre ou cinq ans. Oui, c'est vraiment sur les cinq dernières années que la situation s'est dégradée. Parfois je me trouve tarée, et je me dis que c'est la faute de mon job à la police. Un flic ici, il doit être médecin, prof, psy, médiateur social... Certains jours je m'interroge, mais qu'est-ce que j'ai fait de police aujourd'hui? » Léa, yeux en amande, chemise rouge vil, est entrée au commissariat 5 en 2022. « Je me demande si on s'engage ici parce qu'on est déjà fou, ou si on devient fou à force d'y travailler. Il y a une frontière qui s'est créée avec notre entourage, c'est difficile d'expliquer aux autres ce qu'on vit... »

Elles disent qu'elles tiennent le coup grâce aux amitiés qui se sont construites entre collègues. À l'atmosphère spéciale qui règne ici, dans ce commissariat semblable à aucun autre, où l'on rafistole les situations désespérées avec des bouts de scotch trouvés à la débrouille. Elles disent que c'est un petit miracle si ce poste de police situé « au cœur de la criminalité la plus hard » a survécu aux horreurs qui l'ont frappé en un court laps de temps, dans un effet d'emballage incontrôlable. Et que ce petit miracle, elles le doivent en partie à leurs chefs, et singulièrement le directeur du commissariat, Laurent Deschrijver.

« Les rats, parfois tu les rencontres par petits troupeaux. C'est pas des rats en fait, c'est plutôt des chats tellement ils sont gros. Je sais pas ce qu'ils bouffent... Un matin on en a découvert un logé sous le coussin d'un migrant qui dormait à poings fermés. »

Jérôme, brigadier

## Chapitre 2 Promenade en civil

La direction du commissariat est située au troisième étage, à côté de la salle Thomas, la seule meeting room du bâtiment, un énorme écran, une table oblongue, un mausolée discret aménagé sur une étagère. Laurent Deschrijver est absent, nous sommes reçus pour notre premier jour au « com 5 » par Antoine Poleur, l'un de ses adjoints. Le café pisse par toutes les machines possibles, alignées en rang d'oignons dans un coin du couloir. « On doit s'en acheter avec notre argent perso parce qu'on excède le budget prévu », confesse Poleur. Il est arrivé ici en 2020, à peine un mois après Deschrijver. La crise migratoire avait commencé cinq ans plus tôt, la gare du Nord était déjà un point de repère pour le peuple des sans-papiers, un pit-stop incontournable sur la route vers l'Angleterre, une étoile polaire à la lumière trompeuse. Le commissariat avait pris ses nouveaux quartiers, déplacé en 2017 de quelques centaines de mètres pour se visser au croisement Aerschot-Brabant. La pandémie de covid avait tout figé depuis peu, sauf les dealers et les zonards qui faisaient des rues désertes leur salon-fumoir. Mais Poleur, alors jeune diplômé de l'académie nationale de police après deux ans de stage au barreau de Liège, ignorait qu'il allait au-devant de l'impensable, de ce que le métier peut apporter de plus tragique. Il savait pourtant pertinemment où il venait de mettre les pieds. « Je voulais un job drôle. Je voulais de l'action, de la vie. Je me suis très vite senti comme une goutte d'eau dans l'océan. »

On sort pour une petite promenade à pied, le commissaire habillé en civil. « C'est pour la forme, parce qu'ils me reconnaissent tout de suite à cause de ça... » Poleur pointe du doigt sa toison rousse. On grimpe sans échauffement la rue de l'Ascension. Le soleil caresse bien pour un mois de mars, on fait tomber le manteau. Rue de la Prairie : primo-arrivants, Roumains, Bulgares. Bagarres fréquentes. Vente et consommation de crack, de médocs, Rivotril, Lyrica. Petit trafic de survie, on achète, on sniffe ou on brûle illico, on inhale, on se pique. « L'opération Sky ECC<sup>1</sup> a tout de même eu des répercussions, il y a ici moins de stupés qu'avant », relève le guide. Rue Linné. Commerce illégal, à la limite de l'esclavagisme, des prostituées nigérianes d'âge mûr. Cent mètres au sud, le square Victoria

Regina, entièrement refait, pavé, piéton, sommairement arboré. Dominé par un nouvel hôtel, un produit de la chaîne anglaise The Hoxton, habituée à s'implanter dans des milieux urbains en voie de gentrification. Le hall d'entrée et le restaurant sont somptueux, on dirait un catalogue de décoration d'intérieur. On pourrait passer la journée à en admirer chaque objet. « Indépendamment de la sécurité, ce quartier a tout pour plaire... souffle Poleur. Il y a beaucoup de problèmes, mais il y a aussi beaucoup de réponses. Le faisceau associatif est incroyablement dense et actif. Les écoles, les commerçants, les hôtels, Securail, le CPAS, RenovaS, l'Espace P, la Prévention urbaine de Schaerbeck... On n'imagine pas tout ce qui existe pour faire de ce quartier un lieu de vie émancipateur et agréable. La beauté de la zone, c'est que le dialogue social existe, je crois qu'il existera toujours. »

On pénètre la rue de Brabant, la troisième artère commerçante la plus importante de Bruxelles par son chiffre d'affaires. Les montagnes de cartons sur les trottoirs, l'odeur de poulet rôti, les « prix d'usine toute l'année », les vitrines garnies de robes de mariage en forme de meringues. Des produits venus des quatre coins du Maghreb. Une braderie par trimestre, entre cinquante et cent mille personnes qui rappliquent parfois loin de Belgique pour faire des affaires, sept millions de visiteurs chaque année. Contrefaçons, vols à la tire, mendicité agressive. « T'es parfois obligé d'acheter un pacson de mouchoirs à cinq euros », dit Poleur.

Le cadastre se poursuit rue d'Aerschot, la fausse parallèle à la rue de Brabant. Étanchéité presque totale entre les deux artères les plus célèbres du tiéquar. « Les types dehors sont gentils, ils me disent bonjour, mais c'est pas des enfants de cœur. L'uniforme, ça ne les effraie pas, oh non. » Au plus fort de la crise migratoire, certains se couchaient devant les fourgons de police qui passaient rue d'Aerschot. Ils demandaient qu'on leur tire dessus, qu'on mette fin de sang-froid à leur calvaire. Ça n'a pas trop duré. « Il y a quelques semaines, j'ai aperçu deux femmes se balader ici vers 20 heures, ça faisait des plombs que je n'avais plus vu ça », se réjouit Poleur. Le long du mur de la gare, ébloui par la lumière rasante du soleil, des hommes voûtés sur leur téléphone, des migrants, des tox, des indigents, des vieillards infirmes. La plupart profitent du wifi gratuit de la SNCB, qui se capte collé à l'énorme mur. « De ce côté de la rue, vols de portefeuilles, arrachages de GSM, et bien sûr street deal, recense Poleur. La conso se fait vraiment à ciel ouvert, en moyenne trente ou quarante personnes en train de trafiquer trois fois rien. Notre filet de sécurité sociale ne les intéresse plus, la plupart tout ce qu'ils veulent c'est leur dose. » De l'autre côté, le tapin. Le seul trottoir de Bruxelles où la prostitution en vitrine



est autorisée. Hommes sans bagages et femmes en lingerie fine séparés par une coulée de bitume. On s'achète un sandwich dans une enseigne trendy du quartier Rogier. Hommes en cravate, femmes en tailleur. Cent mètres plus haut, un dortoir de clochards à la vue de tous, à l'entrée du parking 44.

## Chapitre 3 L'arrivée du nouveau chef

Tous ici s'accordent à le dire : la nomination de Laurent Deschrijver à la tête du commissariat 5 a modifié le cours des choses. C'était en 2020. Sans lui, et compte tenu de ce qui surviendra ensuite, personne n'ose imaginer...

La trajectoire de Laurent Deschrijver oscille comme un pendule de part et d'autre de la frontière entre Bruxelles et la Flandre. Enfance à Anderlecht en français, changement de régime linguistique à l'adolescence, première vie à Vilvorde, et enfin déménagement avec sa femme et ses filles à Laeken. « Je défends corps et âme l'identité bruxelloise. On doit être fier de cette ville, surtout qu'elle est magnifique. Elle est incroyable. Elle réussit là où beaucoup d'autres ont échoué. » Dans son bureau, accrochées au mur, trois photos d'un volcan en éruption, ainsi qu'une image d'époque du croisement Aerschot-Brabant, où l'on distingue un enfant à bérêt au milieu de la chaussée, un tram sur la rue de Brabant, un temps où la gare du Nord était située sur l'actuelle place Rogier, un édifice splendide, rasé. La nostalgie guette, il faut s'en méfier. « Certains blocs de maisons du quartier étaient hyper mal famés, ça va beaucoup mieux maintenant. Alors oui, la violence... Mais moi j'ai connu l'époque des châtiments corporels à l'école. C'était le régime de la violence légitime. Je ne sais pas si la société est plus violente qu'avant, je crois surtout qu'on a très peur de la violence, parce qu'heureusement une part importante de la population n'y est plus jamais confrontée. Mais là où elle persiste, dans des poches comme ce quartier, elle se manifeste de façon hyper aiguë. On compare alors ces poches à des trous à rats. Tout le monde se souvient de l'expression utilisée par Trump : Brussels, a hellhole. » La réalité est évidemment bien plus contrastée, et c'est le message solennel que Laurent Deschrijver veut porter vers l'extérieur. « Il faut vivre dans ce quartier, il faut le traverser pour réaliser qu'il y a beaucoup de familles, beaucoup d'habitants qui aspirent simplement à un niveau de bien-être minimum que Bruxelles, la Belgique, l'Union européenne ne sont pas en mesure de leur offrir à l'heure actuelle. Ceux qui prétendent le contraire, je les invite à passer six mois ici, dans un appartement de la rue des Plantes, et on en reparlera après. »

Quand son chef de corps lui demande si, tiens, par hasard, ça ne l'intéresserait pas de reprendre

la direction du commissariat 5, Deschrijver ne se débène pas. Certains y verraient une mission punitive, lui l'entrevoit comme le plus beau défi de sa carrière. Par son charisme, sa clairvoyance, son sens de l'écoute, ses propres acquis, le nouveau chef instaure rapidement un climat qui transcende les effectifs du poste de police, bien épaulé par les autres membres de la direction. L'information se met à circuler fluidement entre les corps de services. Le nombre de P-V dressés ne cesse de grimper, signe que le degré d'implication augmente, que la motivation revient, en dépit de ce qu'il se passe au-dehors. Les amitiés se forment, la solidarité prend le dessus sur l'impression de solitude. Au sentiment d'impuissance s'oppose celui de faire un métier porteur de sens. Les équipes se resserrent autour de leur poste de police, le plus petit de la zone mais le plus exposé à la criminalité, et le sentiment d'être trop souvent abandonné par les quatre autres commissariats de Bruxelles-Nord les gonfle encore d'orgueil. Il faudra bien ça pour tenir le choc des événements qui surgiront. « Des choses pas très agréables », comme les nomme avec pudeur Deschrijver.

## Chapitre 4 La Tour infernale

On n'a même pas remarqué, à peine sortis du commissariat, l'ambulance à l'entrée de la gare du Nord côté rue d'Aerschot, la voiture de police, la rubalise, le petit attroupement. Une configuration ordinaire, rien qui alerte le regard. Quand on repassera, le sang n'aura pas encore séché.

On s'engouffre sous le tunnel ferroviaire. Jeff et Kristof, 44 ans tous les deux, un petit côté Astérix et Obélix, la moitié de leur vie à la police de la zone, nous intègrent dans leur patrouille de routine, la « TQ3 » (team de quartier 3), de mardi à la mi-journée. Une ronde débonnaire de quelques heures, façon gestionnaires de cité, pour vérifier des changements d'adresse, mener des visites VIF (violences intrafamiliales), régler de petits conflits de voisinage, suivre les libérés sous conditionnelle, déposer des convocations du parquet... « On reçoit des multitudes d'infos, explique Jeff. Les gens viennent spontanément vers nous, parfois pour nous débarrasser des choses intimes. On se dit, "ouh la, lui, il a oublié que je suis flic..." »

Au pied d'un immeuble à dix étages, un homme s'approche de Jeff.

— « Ça va, la santé ? »

— Bof, toujours ces nausées ophtalmiques. Heureusement j'ai dégonflé des joues, à cause de la cortisone j'étais comme un poisson.

— Et ta madame, ça va ?

— Elle n'a pas supporté mes problèmes de santé. J'en ai souffert, au début. Maintenant je me suis habillé à être seul. Plus besoin de faire à manger quand

1 En mars 2021, la police belge, conjointement avec les services français et néerlandais, a infiltré le réseau de messagerie cryptée Sky ECC, utilisé notamment par les narco-trafiquants. L'opération qui s'en est suivie a permis de démanteler une partie de l'activité criminelle liée au trafic de stupés.



Fouille d'un véhicule qui a manqué de peu de renverser deux policiers. Les chiens renifleurs détectent la présence de quelques grammes de cannabis chez les personnes interpellées.

madame arrive... Enfin, passez quand vous voulez, j'ai une nouvelle machine à café, une italienne, c'est du très, très bon. »

On approche d'un autre HLM, un village vertical, une microsociété, vingt-cinq étages, 324 appartements, 1 100 habitants : la Résidence Nord. La Tour infernale, comme certains la surnomment au commissariat 5. Jeff et Kristof ne manquent jamais d'y passer. Leur centrale d'informations, c'est Mimoun, le concierge. Dix ans qu'il est là, à gérer la petite Babylone du quartier Nord comme un chef de village. Le jour de notre visite, des techniciens ont coupé l'eau courante pour mener à bien des réparations de tuyauterie. L'ascenseur est assiégé par les riverains, seau à la main, qui plongent au sous-sol de l'immense résidence pour y puiser de l'eau à la source, parfois des enfants lestés de jarres, missionnés par leurs parents. « Ouais, c'est le bordel », s'amuse Mimoun. Il nous entraîne dans un lieu inaccessible au commun des habitants, le toit de la tour. Souvent, aux aurores, il fait la montée à pied, en quelques centaines de marches il prend quatre-vingts mètres d'altitude. Ça le maintient en forme, et il s'assure du même coup qu'il n'y a pas un squatteur échoué devant la grille menant au toit, ou un désœuvré qui chercherait à se suicider.

Par deux fois Mimoun a vu la mort dans les yeux, pas la sienne mais celle d'un enfant. D'abord un petit garçon monté sur un tabouret et passé par-dessus le balcon du quatorzième étage, trois secondes d'inattention et le fils écrasé sur le jardinet de l'esplanade qui surplombe les trottoirs. Mimoun l'a pris dans ses bras, il l'a emmitouffé dans une couverture, il a vu qu'il respirait encore, il lui a parlé. « T'es le fils de Houssin ? T'es le fils de Houssin ? » Ce n'était pas le fils de Houssin, et ce n'était pas une respiration mais l'évacuation définitive de l'air contenu dans les poumons de l'enfant. Deux ans plus tard, une fillette de trois ans tombe du sixième étage, ça faisait un moment que le Plexiglas du balcon présentait des fissures, qu'on attendait un remplacement, le père s'est retrouvé avec la chaussure de sa fille en main, ses hurlements ont glacé le sang de toute la résidence et alerté Mimoun, et Mimoun a revécu l'innommable, un corps d'enfant mort dans ses bras.

Jeff et Kristof baissent le regard. Le vent d'ouest souffle fort à cette altitude, on le laisse parler à notre place. On contemple le panorama, un point de vue à 360° sur le quartier Nord en mutation, les immenses grues rouges occupées à le transfigurer. « C'est pas toujours drôle, la vie ici », dit finalement Kristof dans son accent proche du brusseleir. « Là où j'habite, à Londerzeel, certains pensent que je bosse dans le Far West. » On distingue la basilique de Koekelberg, le palais de justice, l'Atomium, en fait la ville entière s'offre à notre regard. « Et là-bas, c'est la tour Eiffel »,

commente Jeff en pointant son doigt dans le vide. « Et encore là-bas plus loin, le Colisée. » Tout le monde se marre.

Parc Gaucheret, aussi parfois surnommé le mini-Central Park, clin d'œil au petit bouquet de tours du mini-Manhattan qui l'ombragent, quand le soleil vole bas. Construit sur un terrain vague, lui-même vestige des habitations insalubres et des bars à filles de la rue du Marché, scalpés dans les années 1970 pour faire de la place à la skyline qui ne vit jamais vraiment le jour. Aujourd'hui, une vaste esplanade composée d'espaces de végétation, de zones de jeux et de rencontre, où l'on croise des jeunes en skateboard, des mères avec leurs enfants. Taguée sur un mur, sous un préau qui sert de point de deal, la grille tarifaire de la weed : « 1G = 10 €/2G = 20 €/5G = 40 € ».

Une vieille femme est en train d'observer les deux policiers depuis sa fenêtre.

— « Ya chose, là... » remarque Kristof en prenant le poignet de Jeff.

— « Chose ? »

— « Simone. »

— « Ah, salut Simone ! »

On passe ensuite chez Jean-Charles, le pharmacien. « C'est ici que je viens prendre ma méthadone... » glisse Jeff. Jean-Charles constitue une source d'informations très convoitée par la police de quartier, car se présentent souvent à lui des êtres en état d'extrême solitude ou de transe extatique à cause du manque de médocs, presque des créatures hors de contrôle qui veulent tout et n'importe quoi et surtout sans ordonnance, l'apothicaire a fait installer une porte blindée. « Très beau pull jacquard, Jean-Charles ! complimente Jeff. Alors, rien à signaler aujourd'hui ? »

On rentre au commissariat par la rue d'Aerschot. L'ambulance et la rubalise sont toujours là. Des coups de couteau pour une histoire de GSM, nous apprend-on. Moëlle épinière de la victime sectionnée, jambes hors d'usage. Le meurtre du jeune Joe Van Holsbeeck à la gare Centrale en 2006 pour un motif similaire, avait tourné à l'affaire d'État et aux funérailles nationales. Un policier explique : « On a pu suivre l'agresseur grâce aux gouttes de sang, il est entré dans la gare... Et là, vous voyez les taches rouges, il a pris les escaliers... Eh oui, Netflix, nous on vit ça tous les jours, pas besoin de l'abonnement. » Un autre inspecteur s'approche pour nous livrer une statistique : dans le quartier, on enregistre un meurtre ou une tentative de meurtre tous les trois jours. Certaines agressions marquent plus que d'autres, malgré l'habitude. Comme celle du vieillard tabassé pour son Nokia 3310, retrouvé par la police gisant au sol rue d'Aerschot, le crâne troué.

## Chapitre 5 Gangs of Brussels

Intervention policière à proximité de la gare du Nord, le 9 janvier 2021. Ibrahim Barrie, 23 ans, enclenche l'enregistrement vidéo sur son téléphone. Des agents l'interpellent pour le contrôler, sans que l'on sache encore sous quel prétexte. Pris de panique, il prend la fuite. Course-poursuite d'un trottoir à l'autre. Les policiers finissent par l'intercepter, le conduisent au commissariat 5. Menottes, fouille, cachot. À l'intérieur du complexe cellulaire, Ibrahim fait un malaise. Il reste, d'après le récit qu'en fera l'avocat de la famille Barrie, pendant cinq à sept minutes couché au sol, inconscient. Un agent intervient enfin, mais il est trop tard. La mort du jeune homme dans le complexe cellulaire du commissariat 5 entraîne la colère de ses proches, soulève un mouvement de révolte dans le quartier. Pourquoi les policiers ont-ils été aussi passifs ? demande la famille. Pourquoi ont-ils affirmé qu'ils l'avaient interpellé au motif qu'il n'avait rien à faire là pendant le couvre-feu anti-covid, alors qu'il était 20 h 42 ? Pourquoi tant de mépris ?

Cinq jours plus tard, une manifestation baptisée « Justice for Ibrahim », manière de protester contre les violences policières discriminatoires dont seraient victimes les habitants issus de l'immigration, enserme le commissariat 5. Les caméras de toutes les chaînes du pays sont présentes, les avocats aussi, la famille d'Ibrahim prend la parole sur un banc de fortune. Le soir tombe. Le sang chauffe. Les équipes de télévision se retirent. Une violence pure se déchaîne, des assaillants venus des quatre coins de Bruxelles caillaient des

**« Je défends corps et âme l'identité bruxelloise. On doit être fier de cette ville, surtout qu'elle est magnifique. Elle est incroyable. Elle réussit là où beaucoup d'autres ont échoué. »**

Laurent Deschrijver, directeur du commissariat 5

véhicules de police, tabassent une inspectrice avec un panneau de signalisation, incendient des coins de rue, plantent leurs armes blanches dans de la chair de flicaille. Un agent tire plusieurs coups de feu à létalité réduite avec son FN303. Un témoin raconte que des proches d'Ibrahim se sont pris des morceaux de brique sur la tronche. L'assaut final a lieu dans un poste de police de Schaerbeek, que des hommes cagoulés enflamment. Anne-Sophie du SAPV s'en souvient encore avec la chair de poule. « Notre collègue qui était à l'accueil de cette antenne locale, elle est descendue au -1 en panique totale, elle a cru qu'elle allait se faire violer ou découper en morceaux. Tout le rez-de-chaussée a cramé, elle a réussi à s'échapper par l'arrière. »

Le lendemain, la police recense ses pertes. Quinze agents blessés, dont quatre hospitalisés. « Après cet épisode, on ne s'est pas sentis soutenus, par personne, regrette Anne-Sophie. Ça a généré beaucoup de frustration en nous. » L'enquête quant aux circonstances de la mort d'Ibrahim se poursuit. Initialement qualifiée d'homicide involontaire, la prévention sera reclassée en « négligence coupable » en février 2023. Deux policiers seront renvoyés devant le tribunal correctionnel de Bruxelles. « Pour les collègues hors circuit depuis trois ans, c'est dur... soupire Anne-Sophie. Psychologiquement, comment tu te remets de ça ? »

Laurent Deschrijver affronte le premier choc du commissariat 5 depuis qu'il en a pris les commandes. Il doit recoller les morceaux. Remotiver les troupes. Permettre à chacun de s'exprimer, pratiquer le « people management » et « l'écoute active ». Aller au contact, tenter de diffuser un message nuancé, le plus neutre possible. Influencer sur la manière dont le collectif va interpréter le drame. « Nous sommes à une époque où les médias, surtout francophones, prennent de facto position contre la police. Une espèce de... d'orientation, parfois d'insinuation, comme quoi le flic est bête et méchant. Le raccourci est facile, et quelque part je le comprends, car il y a une famille endeuillée qui se questionne, un décès dans un commissariat — et on ne sait jamais ce qu'il se passe dans un commissariat. Mais voilà, la presse a une sorte de tendance naturelle à pointer la responsabilité pénale des policiers, et ça génère chez eux une insécurité juridique. À laquelle s'ajoute évidemment l'insécurité physique... Vous imaginez, vous êtes jeune, vous vous engagez comme policier au quartier Nord, vous vous donnez sans compter, et on vous roue de coups parce que vous portez un uniforme, parce qu'on vous voit comme un assassin ? »

On explique à Anne-Sophie et Léa que la nuit prochaine, celle du 13 mars, on accompagnera la brigade 3 dans le quartier, jusqu'aux petites heures. Leurs mines s'éclaircissent. « Ah, vous allez voir, en une nuit vous allez faire tout le tour du Code pénal. »

## Chapitre 6 La nuit du 13

Cozy, c'est le grand, l'armoire à glace, l'expression flegmatique et amicale, l'accent de Verviers. Jérôme, c'est le petit, le bavard, un peu plus nerveux, qui connaît tout le monde, dix ans d'expérience au commissariat 5. On monte dans le Volkswagen Tiguan pour la première patrouille de la nuit. Le soir tombe, le ciel est dégagé, dix degrés. C'est le Ramadan, en théorie la garantie d'un début de shift animé avant que les choses ne retombent doucement. C'est le Ramadan, mais ce n'est pas la pleine lune, et c'est tant mieux car les nuits de pleine lune les brigadiers font toujours face à un surcroît d'embrouilles, sans qu'ils n'y trouvent la moindre



Le lieutenant Kristof sur le toit de la « Tour infernale », le regard tourné vers l'Atomium.

explication scientifique. « Ah, les zombies sont de sortie », relève Jérôme au moment où le Tiguan s'engouffre rue d'Aerschot. « Là-bas, tu vois le SDF avec sa veste à capuche, c'est Camara. Un mec qui vivait sa vie normale à Dinant, il a perdu sa femme, son boulot, sa maison, il ne voit plus ses gosses, et maintenant il erre depuis trois ans dans le quartier, il dort dans un squat crado. Une crème la journée, une brute sous emprise la nuit. »

Un homme demande aux policiers de baisser leur vitre, il a quelque chose à confier. C'est à propos de l'agression au couteau survenue devant la gare du Nord lors de notre patrouille avec le TQ3. La victime est un ami proche. « J'étais sur Snapchat, j'ai vu l'agresseur sur des photos, il était posé à l'Atomium, alors que putain le gars il a paralysé mon pote! J'ai plus de casier depuis douze ans, si je peux faire quelque chose pour lui... Comment je dois m'y prendre pour la déclaration ? »

On redémarre, le Tiguan roule au pas rue d'Aerschot. « Ah, voilà le Colonel! » s'exclame Jérôme. « Et là, Mange-cailloux! Oui, ils ont chacun droit à leur petit surnom... » On passe devant un renforcement, une entrée d'immeuble à appartements. Jérôme active un puissant spot logé sur le toit de la voiture. La lumière aveuglante révèle des squatteurs assis sur leur sac, probablement des migrants en errance. « T'as tout ça qui stagne... En général ils comprennent,

la lampe dans la figure ils n'aiment pas. Mais bon tu vas voir, dans une heure ils seront de retour. »

Cozy s'ouvre une cannette de Redbull, sort des chips et des petits saucissons, à l'en croire rien de moins que « l'apéro verriétois » adapté aux horaires de la brigade de nuit. « Les saucissons, c'est le genre de truc difficile à trouver dans la zone. T'as juste le Delhaize, en fait. » Un vieux monsieur semble s'approcher d'une vitrine, un tube de Pringles en main. « Ah, lui aussi prend l'apéro... Avant de se faire un petit plaisir... » Ici les clients des carrées viennent tantôt seuls, tantôt en bande, parfois des touristes par grappes de quatre ou cinq dans leur bagnole à s'injecter une bombonne de gaz hilarant saveur citron ou coco avant d'aller s'acheter un peu d'amour. « La prostitution, c'est quelque chose ici... commence Jérôme. Le nombre de clients qui nous appellent parce qu'ils n'ont pas éjaculé après les quinze minutes payées, le service est fini, ils crient à l'arnaque, et nous quand on arrive on tombe sur le gars tout nerveux, la tcholle à l'air. Des trucs comme ça... Hein, Cozy? »

On quitte la rue d'Aerschot par le feu de signalisation maudit, le Tiguan gagne la place Liedts par l'avenue de la Reine. Jérôme scrute les trottoirs. « On va peut-être croiser les animaux de compagnie de Cozy: des rats. Parfois tu les rencontres par petits troupeaux. C'est pas des rats en fait, c'est plutôt des

chats tellement ils sont gros. Je sais pas ce qu'ils bouffent... Un matin on en a découvert un logé sous le coussin d'un migrant qui dormait à poings fermés. »

La nuit déroule sa litanie de comportements délictuels, des tranches de vie teintées de désespoir qui entrent dans le champ de l'action policière, qui en ressortent presque aussitôt. Une bagarre de couple, mari et femme qui présentent des meurtrissures, qui sanglotent chacun dans leur coin. Un ado qui a frappé sa mère, l'ado qu'on va chercher pour le placer chez un cousin, la mère qu'on laisse seule dans son appartement au milieu de la nuit, lumière crue des néons, énorme gâteau à peine entamé sur la table, le chagrin qu'on sent gonfler au moment de refermer la porte et de l'abandonner à son sort. Un vieillard bourré de cash qui erre près des carrées de filles, c'est son fils qui a appelé, il craint pour sa sécurité, on cherche quelqu'un qui correspondrait au signalement, on se trompe plusieurs fois, désolé papy de vous avoir dérangé. Un plein-mort qui tenterait de voler une Golf bientôt mûre pour la casse, les oreillettes de Jérôme et Cozy qui grésillent, le Tiguan qui traverse le quartier plongé dans le noir à du 120 à l'heure, une course de rallye, le cœur qui bondit. Fausse alerte, le suspect semble seulement en quête d'une banquette pour dormir.

**« On a pu suivre l'agresseur grâce aux gouttes de sang, il est entré dans la gare... Et là, vous voyez les taches rouges, il a pris les escaliers... Eh oui, Netflix, nous on vit ça tous les jours, pas besoin de l'abonnement. »**

Un policier, peu après une attaque au couteau rue d'Aerschot

À plusieurs reprises on passe par l'hôpital IPB pour le constat médical avant d'envoyer le ou la suspecte dans l'une des trois cellules du commissariat 5. Policiers et ambulanciers se croisent, à force tous ces oiseaux de nuit finissent par se connaître. Des corps de métier qui tentent par de petits actes cent fois répétés de colmater les défaillances de la société, panser les plaies du système. Cozy propose un saucisson à l'infirmière, elle se laisse tenter. On discute pendant qu'elle ausculte une jeune femme qui s'est fait cogner par son mari. « Nos horaires sont plutôt chouettes avec les récuys, et puis il se passe plein de trucs, positive Jérôme. On a d'anciens collègues partis en zone rurale, ils l'ont vite regretté. » Cozy hoche la tête. « Mon premier jour de stage ici, j'ai eu droit à une course-poursuite et à une agression au couteau. J'ai des potes à Hannut, ce qu'ils avaient de mieux à me raconter, c'était un tracteur qui avait perdu une partie de son chargement de betteraves. » Il n'empêche, la misère, la criminalité

ordinaire, la déchéance humaine, ça finit par peser lourd sur l'âme d'un flic. Et puis chez certains à partir d'un moment ça ne pèse plus rien, c'est ce qu'on appelle la « fatigue compassionnelle ». « Au début tu racontes ton boulot autour de toi, les anecdotes... développe Jérôme. Mais après un moment t'arrêtes, t'as plus envie. T'as plus besoin. Tu veux laisser le boulot au boulot. Mon père il me dit, "ah, Jérôme, t'as arrêté untel?", des trucs qu'il a lus dans la presse. Je réponds juste: oui. En fait ouais, je m'en fous. T'as pas le choix, faut se faire une carapace. Ya juste les enfants et les vieux, ça, ça me serre encore le cœur... La fillette tombée de la Résidence Nord, elle avait le même âge que ma filleule, là j'ai ressenti le besoin d'en parler. »

Minuit passé. En empruntant l'un des tunnels ferroviaires, on aperçoit une dizaine de migrants dans leur sac de couchage, allongés sur d'épais matelas. Jérôme s'en déssole, mais il va falloir les réveiller et les inviter à déménager au parc Maximilien, « five minutes walking ». Il dit que c'est pour leur bien, ils sont trop proches des rues craignos, il faut qu'ils se mettent à l'abri. L'un d'eux secoue tous les autres, un à un, en criant « Police! » et en nous pointant du doigt. Ils se redressent, ils se décollent les paupières, et alors c'est quelque chose d'avoir ce regard qui se met à vous fixer, mélange de lassitude et de légère rancœur, ce regard de Somalien ou d'Érythréen, des hommes dont on n'a pas idée du malheur qui les suit comme leur ombre, ce regard qui fixe l'État belge, qui lui implore même pas des papiers, même pas un logement, seulement la paix jusqu'au petit matin. Ils se mettent debout, ils se serrent devant la ligne de Nadar qui les sépare de la police. La plupart rasés de près, en chemise blanche, et un air déterminé qui leur revient maintenant qu'ils ont retrouvé leurs esprits, comme s'ils se souvenaient soudain de leur quête: en finir avec ce statut de sans-grade, retrouver de la fierté, obtenir un travail digne dans un pays qu'ils aimeraient faire leur, envoyer de l'argent à leur famille restée là-bas et qui concentre en eux toutes les promesses d'avenir. « Faut tenter auprès du Samusocial, de Fedasil... » conseille Jérôme. Ils rétorquent qu'ils essaient chaque matin, c'est invariablement complet. « Faut tenter encore, faut pas se laisser décourager, c'est le seul espoir... Faut rien lâcher, les gars. » On remonte dans le Tiguan tandis qu'ils traînent leur paquetage vers le parc, on leur souhaite bonne chance, Jérôme et Cozy disent que c'est tout ce qu'on peut faire.

Les deux brigadiers l'ont immédiatement perçu à leur attitude et à leur accoutrement, ce sont des migrants qui viennent d'arriver. Encore frais, encore à l'écart des vices du quartier. « Dans un an ou deux, prédit Jérôme, on les reverra, et la moitié d'entre eux seront passés de l'autre côté du tunnel ferroviaire, ils seront avec tous les autres zombies,



Intervention des brigadiers Jérôme et Cozy lors d'une bagarre de rue entre sans-papiers, à l'entrée d'un tunnel ferroviaire de la gare du Nord.

**En imaginant l'Europe, les migrants n'imaginaient sans doute pas le quartier Nord, les gratte-ciels hostiles, la prospérité si proche, les tunnels sordides, et puis cette souricière, la cavité piégée entre le mur colossal du talus ferroviaire et l'inclinaison abrupte des venelles qui montent jusqu'à la rue Royale, ils n'imaginaient pas cette fosse sans foi ni loi où se concentrent tous les malheurs de la terre. Le terminus de leur existence, et le terminus de nos sociétés hospitalières et développées.**

*à mendier ou à voler pour s'acheter des médicaments et de l'héro. Ils auront oublié ce qu'ils étaient venus chercher à Bruxelles. Ils auront oublié leur famille. Ils ne feront plus la distinction entre le bien et le mal. Le crack aura pris possession d'eux. Et là dans leur regard, tu ne verras plus grand-chose.*

En imaginant l'Europe, les migrants n'imaginaient sans doute pas le quartier Nord, les gratte-ciels hostiles, la prospérité si proche, les tunnels sordides, et puis cette souricière, la cavité piégée entre le mur colossal du talus ferroviaire et l'inclinaison abrupte des venelles qui montent jusqu'à la rue Royale, ils n'imaginaient pas cette fosse sans foi ni loi où se concentrent tous les malheurs de la Terre. Le terminus de leur existence, et le terminus de nos sociétés hospitalières et développées.

*« Le tournant, ce fut clairement la crise*

*migratoire... »* poursuit Jérôme. Il est arrivé au commissariat 5 juste avant, il sait de quoi il parle. Mais ce n'était qu'une première marche vers le chaos. La pandémie de covid a encore augmenté la fièvre, cette fois sournoisement. Tout le monde chez soi, sauf ceux qui n'avaient pas de chez eux. Des gens jour et nuit dans la rue, à dealer sans peine, sans le contrôle social du ballet des navetteurs, sans la mobilisation habituelle de la police, réquisitionnée pour veiller au respect des règles de confinement. Lorsque la vie retrouve son cours normal, la communauté des travailleurs qui débarque chaque matin comme un peuple en exode se heurte à une misère accrue, se sent gagnée par un sentiment d'insécurité intenable. Des employés de banque, des cadres de Proximus ou De Lijn, des fonctionnaires européens, des cabinetards de la Région bruxelloise, une masse hétérogène venue du Limbourg ou du Brabant wallon, de Courtrai ou de Waremme confrontée à cette autre masse pas moins hétérogène, qui n'appartient pas moins qu'eux au genre humain, et qui les effraie. Des entreprises rapportent à la direction du commissariat 5 un taux d'absentéisme plus important que d'ordinaire, qu'elles imputent en partie à la dégradation du périmètre autour de la gare. Certaines d'entre elles, comme BNP Paribas, annoncent mettre à la disposition des employés qui le souhaitent des gardes du corps.



Victime d'une bagarre rue d'Aerschot, un individu sans papiers présente une importante tuméfaction de l'œil droit. Il refusera toutefois de recevoir des soins.

Ce qui n'a fait que renforcer l'impression que... Même avec l'uniforme de police, on évite certains tronçons. Anne-Sophie sort à Rogier plutôt qu'à la gare du Nord pour se rendre au commissariat. Elle se fait souvent harceler, à l'aube comme au crépuscule on siffle à son passage. « T'as beau avoir ton costume bleu, on t'apostrophe, "hé, sale pute!" À force de tralner à longueur de journée en face des vitrines, il y en a beaucoup qui pensent que les femmes ne sont bonnes qu'à baiser. C'est l'unique et l'ultime représentation qu'ils se font du genre féminin. »

Place Liedts avec Jérôme et Cozy, une femme signale la présence d'un voleur armé d'un tournevis à proximité de son commerce. Les deux policiers le neutralisent sans rencontrer de résistance. L'individu est installé à l'arrière du Tiguan. Capuche sur le crâne, coquard de la

taille d'une balle de ping-pong au niveau de l'arcade sourcilière. « Si vous permettez, dit Jérôme, on va ouvrir les fenêtres, parce que monsieur ne sent pas très bon... Il sent le caca, en fait. Sans doute un petit moment de panique au moment de l'intervention... » Les fenêtres, les brigadiers les préfèrent toujours fermées au commissariat 5, surtout depuis « l'attaque du feu rouge ». Le traumatisme persiste, ça leur revient dès qu'ils appuient sur le bouton pour baisser la glace. Jamais à l'abri de rien, coup de poignard, cocktail Molotov, bouteilles Cristalline où l'ammoniaque a remplacé l'eau, même transparence, propriétés qui peuvent te brûler un œil de flic.

Au commissariat commence alors la procédure habituelle : inscription à l'écran, fouille, empreintes, hosto, cachot. Le prévenu demande un interprète roumain, ce sera une dame d'une soixantaine d'années qu'on réveillera au milieu de la nuit. Jérôme et Cozy enfilent une cagoule pendant la fouille, à cause des odeurs. « À ça aussi, tu t'habitues... assure Jérôme. Ça te fait des anticorps. » Dans une salle au sous-sol, il procède à l'enregistrement des empreintes digitales. Opération laborieuse. « Frère, je vais devoir forcer, t'as tellement de crevasses... N'oublie pas de demander de nouveaux doigts à Noël! »

Le matin même, dans le même commissariat, pour le même acte d'accusation, le même suspect s'est plié à la même procédure. Fouille, empreintes, hosto, cachot. Les policiers ont obtenu sa mise à disposition du parquet de Bruxelles, une magistrate l'a entendu, sans doute qu'elle lui a dit de ne plus recommencer, d'être bien sage maintenant, et quelques heures plus tard Jérôme et Cozy l'ont coincé près de la place Liedts. Ça recommencera, assurent-ils. « Au pire, croit savoir Jérôme, il prendra cinq jours de prison. Avec un peu de chance à celle de Haren... Et là c'est pas vraiment une prison, j'appellerais plutôt ça un Ibis Budget avec des barreaux. T'es posé dans ta chambre individuelle, t'as une télé avec les chaînes du monde entier, une salle de bain, une console de jeux... Alors ouais, dans des cas comme ça, en tant que policier, tu perds du sens. T'as l'impression que la machine tourne à vide. C'est un peu désespérant. » À l'usure, le suspect pourrait tout de même se voir infliger des heures de travaux d'intérêt général, ou en cas de force majeure, un ordre d'expulsion du territoire.

Le ventre gargouille, on s'en va manger un kebab adana avenue de la Reine, viande d'agneau hachée, déneuvée et copieusement épicée, le seul moment de répit de la brigade de nuit, le petit plaisir qu'on s'offre entre deux interventions. Il a beau être 2 heures du matin un soir de semaine, les adresses encore ouvertes sont légion. « Les snacks, les night-shops, les enseignes BetFirst qui ne ferment jamais, la prostitution... énumère Jérôme. Tu n'as ça nulle



« T'as beau avoir ton costume bleu, on t'apostrophe, "hé, sale pute!" À force de traîner à longueur de journée en face des vitrines, il y en a beaucoup qui pensent que les femmes ne sont bonnes qu'à baiser. C'est l'unique et l'ultime représentation qu'ils se font du genre féminin. »

Anne-Sophie, policière

part ailleurs à Bruxelles, c'est ce que les gens viennent chercher ici. »

On se sépare à l'approche des premières lueurs. Bientôt les brigadiers effectueront leur shift, les grues autour de la gare du Nord reprendront leur entreprise de démolition, les navetteurs presseront le pas vers leurs tours, les services de nettoyage évacueront les tapis de bombonnes de protoxyde d'azote dans les rigoles. En tournant à droite pour prendre la rue de la Prairie, on fait fuir deux ombres près d'une trottinette : les animaux de compagnie de Cozy.

## Chapitre 7

### Chacun se souviendra pour toujours

Cozy s'échauffe sur la ligne, les organisateurs sont sur le point de donner le départ du trail nocturne de Verviers. Il consulte une dernière fois son téléphone avant le coup d'envoi de la course. Sur le groupe de conversation du commissariat 5, un message retient aussitôt son attention : « Les gars, grosse alerte, on a un collègue blessé ». Cozy entame son effort le long des tape-culs boueux de la vallée de la Vesdre avec des questions qui s'entrechoquent dans sa tête, quel collègue ? blessé par qui, quel niveau de gravité ? Dès la ligne d'arrivée franchie, il réactive son téléphone. Il fait défiler la conversation qui n'a cessé de chauffer pendant son trail. Le degré d'effroi enflé message après message, jusqu'à l'étourdissement.

Le collègue s'appelle Thomas Monjoie Il est mort, poignardé au cou en début de brigade de nuit par un extrémiste fiché OCAM<sup>2</sup>, alors qu'il patientait devant le feu rouge Aerschot/Reine, la fenêtre ouverte. Il avait 29 ans. Il était batteur dans un petit groupe de rock, c'était un bon vivant, un fin cuisinier, un garçon franchement jovial, un amoureux de l'Italie et des Arctic Monkeys, un inspecteur au profil représentatif des policiers de la zone : jeune, engagé par idéal, pour rendre service aux autres.

Chacun se souvient de ce qu'il faisait quand il l'a appris, ce soir du 10 novembre 2022. Comment la nouvelle lui est parvenue. Chacun se souvient du bouleversement, de l'état de dévastation. Des pensées qui l'ont aussitôt assiégé. Inspecteurs, commissaires, membres de l'état-major de police, bourgmestres. Chacun qui y était se souvient de la nuit qui a suivi au commissariat 5, la réception pour la première fois plongée dans le noir, les portes closes, la chaleur pesante à l'intérieur, les sanglots jusqu'au petit matin devant les machines à café, dans un coin de l'ascenseur.

Chacun se souvient des jours qui ont suivi. Le commissariat bondé jour et nuit, l'émotion collective qui saturait l'atmosphère. Les bourgmestres venus montrer leur peine en silence. Les patrouilles menées la peur au ventre désormais, la paranoïa, les regards craintifs que les flics

jetaient soudain autour d'eux. Les gerbes de fleurs déposées par les habitants devant l'accueil, les mots de soutien glissés par tous au hasard des rues. Le trouble quand le frère jumeau de Thomas s'est présenté au commissariat, quand les collègues ont cru voir une résurrection. La haie d'honneur à la sortie de l'hôpital quand Jason, qui était assis sur le siège passager au moment de l'attaque au couteau et qui s'en est tiré avec une blessure au bras, a retrouvé l'air libre, la vie à jamais changée.

Peu à peu, la tristesse cède comme attendu la place à la colère. L'incompréhension devant la fatalité. L'évacuation imminente d'un trop-plein. Les questions qui tourment en bouclé, on ne comprend pas pourquoi la justice n'a pas arrêté plus tôt l'assassin alors qu'il avait déclaré le matin même qu'il allait tuer des représentants de la police, alors qu'il s'était radicalisé lors d'un séjour en prison et entretenait des proximités avec Daech, alors que l'hôpital qui devait le prendre en charge le jour de l'attaque à la suite d'un contact avec le parquet ne l'avait même pas ausculté. L'état qui montre encore ses faiblesses, à qui cette fois on ne pardonnera pas cette tragédie.

Dans la rue, on évacue les gerbes de fleurs fanées devant le commissariat, on reprend le fil de son existence, et la suite ressemble vaguement aux premières scènes d'*Il était une fois en Amérique*, le chef-d'œuvre de Sergio Leone, avec un siècle de plus et le quartier Nord de Bruxelles pour décor. D'abord un ado qui asperge un agent avec de l'ammoniaque. Un autre interpellé avec un katana, une lame aussi longue qu'une jambe. Un troisième qui tente de poignarder un policier, avant d'être rapidement relâché dans la nature. Un gamin de 11 ans qui cherche à cogner un flic, sort un couteau à lame pliable avant que l'agent le neutralise de justesse. Quatre attaques en l'espace d'un mois sur le seul pourtour de la gare.

Alors voilà, à l'approche de Noël, le personnel de police de la zone observe une grève massive. Tout le monde ou presque en arrêt maladie. Après un mois de surcuison, le commissariat 5 est soudain plongé dans le silence.

L'action portera ses fruits. Le conseil de police de Bruxelles-Nord décide de détacher douze agents supplémentaires au commissariat 5. Laurent Deschrijver accueille l'information avec un mélange de satisfaction et de circonspection. Douze agents de plus pour combien de migrants qui affluent chaque semaine à la gare, combien de femmes que l'on exploite dans des salons de massage clandestins ou que l'on maltraite dans l'intimité des foyers, combien de kilos de cocaïne et de molécules de protoxyde d'azote qui entrent tous les jours dans la zone, combien de coups de couteau que l'on assène dans la rue ?



## Chapitre 8

### Narco-capital

Selon la police judiciaire, les réseaux de narco-trafiquants actifs à Bruxelles seraient désormais téléguidés par des barons depuis Dubaï, la Turquie ou l'Albanie, communiqueraient régulièrement avec les cartels d'Amérique du Sud, feraient de la capitale belge une plaque tournante pour la vente et l'exportation de la drogue en provenance du port d'Anvers. Par ailleurs, la thèse d'une infiltration du trafic de stupés par la mafia marseillaise gagne du crédit au plus haut sommet de l'État. Le quartier populaire du Peterbos, à Anderlecht, serait le principal point d'entrée. Ce qui a fait dire à Gabriel Van Malderen, policier spécialiste des bandes urbaines, dans *La Libre Belgique*, qu'un jour « on ramassera à Bruxelles des cadavres comme à Marseille ».

**« Mon premier jour de stage au commissariat 5, j'ai eu droit à une course-poursuite et une agression au couteau. J'ai des potes à Hannut, ce qu'ils avaient de mieux à me raconter, c'était un tracteur qui avait perdu une partie de son chargement de betteraves. »**

Cozy, brigadier

Depuis 2023, les conflits de territoire ne cessent de dégénérer en fusillades dans la capitale de l'Europe, une cinquantaine l'an dernier, une douzaine rien qu'en février 2024, parfois opérées avec des méthodes extrêmes qu'on croirait réservées aux quartiers les plus chauds de Medellín ou San Salvador, comme cet homme perforé en pleine nuit au volant de sa voiture, rue Wayez à Anderlecht, par dix-sept balles de kalachnikov. Les tirs de feu se sont étendus à Forest et Schaerbeek, mais curieusement le périmètre d'action du commissariat 5 demeure épargné. Personne ne peut vraiment donner d'explication ferme, et personne ne peut garantir que ça va durer. « Les bandes urbaines sont peut-être un peu moins organisées dans ce quartier qu'à Anderlecht ou ailleurs, présume Laurent Deschrijver. Elles ne luttent pas avec des fusils d'assaut pour leur petit bout de territoire. Pas encore, en tout cas... J'imagine que le profil des dealers n'y est pas étranger. Dans nos rues, c'est du trafic hyper précaire, pas des quantités industrielles. Ils ne sont pas assis sur des trésors. » Mais le recrutement va bon train, notamment chez les adolescents et les jeunes adultes, de préférence éduqués dans une famille monoparentale, avec une mère inscrite au CPAS par exemple, et logés dans des taudis, dépossédés de leur avenir. On leur propose 3 000 euros par mois pour stocker un peu de cocaïne dans leur chambre, 5 000 pour surveiller les carrefours assis sur une chaise, pas

de contrat de travail, pas de jours de congé à poser, pas de chemise à repasser, une petite bombonne de « proto » avec les potos pour faire passer le temps. À quoi bon finir l'école ?

Ce qu'il faudrait commencer par faire, aux yeux du directeur du commissariat 5, c'est rendre le trafic de stupés indésirable. En offrant à tous un logement convenable, une éducation réussie... « Si vous êtes épanoui au travail, si vous disposez de ressources suffisantes pour mener une vie décente, vous n'avez pas de raison de vous piquer. C'est ce qu'une société qui se porte bien devrait garantir à tout le monde. »

## Chapitre 9

### Les Ch'tis du quartier Nord

L'année 2023 et le début 2024 ont offert un peu de répit aux équipes du commissariat 5. On a commencé à panser ses plaies. On a repris le travail normalement, avec une motivation farouche, et avec des chiffres encourageants, notamment une baisse significative de la criminalité enregistrée. Le deuil de Thomas a raffermi le lien puissant qui unissait déjà les agents autour de leur poste de police, un lien qui bouffe et qui nourrit. Certains ont préféré s'en aller, d'autres s'accrochent. On ne maîtrise pas grand-chose. On tente simplement de faire sa petite part de justice. « Ce quartier, c'est un peu comme les Ch'tis dans le Nord, compare Laurent Deschrijver. Tu pleures en arrivant, mais tu pleures aussi en repartant. »

C'est ce qu'on leur dit à tous quand ils débarquent au commissariat 5, peut-être pour éviter qu'ils détaient aussitôt : tu pleures en arrivant, tu pleures en repartant. L'antienne ne précise pas ce qu'il se passe entre les deux. Léa et Anne-Sophie connaissent la réponse : tu pleures aussi. Mais il arrive que ce soit des larmes d'une autre nature. « On voit beaucoup de choses sordides, mais il y a aussi des moments heureux qui se produisent, insiste Léa. Quand on parvient à faire comprendre aux gens qu'il y a une autre vie pour eux, un autre horizon possible... Ça nous prend aux tripes, on s'attache à ce joyeux bordel. Je ne changerais de commissariat pour rien au monde. Le jour où tout ira mieux dans le quartier, je voudrais être encore là pour le voir. »

Anne-Sophie lève les yeux de son clavier d'ordinateur, réintègre la conversation comme si elle ne l'avait jamais quittée : « Quand on sauve des femmes en détresse, quand on met des types en déche à l'abri, quand un enfant avec des vernis jusqu'aux dents court de joie parce qu'il arrive au Samusocial, là tu te dis : ce garçon, je l'ai peut-être sauvé. J'ai été une personne charnière dans sa vie. » Elle marque une pause. Elle ajoute : « Certains migrants sont particulièrement attachants... » Elle se lève, saisit dans une étagère une photo de la tour Eiffel, d'un kitsch absolu. « Un cadeau d'Ali... Il est amoureux de moi, je crois. » Elle se rassoit, triture son bracelet. « Ces

<sup>2</sup> Organe belge de coordination pour l'analyse de la menace, chargé d'étudier le danger en matière de terrorisme et d'extrémisme sur la base des informations reçues par la Sécurité de l'État, notamment.



gens-là, tu captes juste leur regard, tu les écoutes, tu as refait leur journée. Je ne comprends même pas comment c'est encore possible, mais je garde foi en l'humain. » Elle s'interrompt, l'histoire pourrait s'arrêter ici. Quelque chose de mauvais la rattrape pourtant, une vérité qui doit s'accomplir. Elle reprend son souffle, elle dit : « Jusqu'à ce qu'ils se remettent à picoler, à se piquer, que leur regard se vide à nouveau. » Elle se lève encore, s'empare dans un seau à parapluies d'un énorme sabre. « J'ai trouvé ça un matin dans un pot de fleurs. Combien de fots, en marchant dans la rue, je ne suis pas tombée sur des couteaux, des barres de fer... Tout est prêt pour le jour où ça devra péter. »

On en sort par le pied du boulevard Saint-Lazare, sa sinuosité en pente qui fait fugacement penser au départ d'un petit col de montagne, son nouveau revêtement en fins pavés ocre, le jardin botanique qu'il traverse comme un chemin forestier avant de se jeter sous un pont et d'émerger parmi les buildings du quartier du Congrès. Les poiriers de Chine sont en beauté, l'air sent bon, on songe à l'immense sabre, à la part d'insouciance qu'on a laissée en bas, à la part d'indignité qu'on ramène avec soi, on se demande ce qu'on va en faire, une odeur de viande grillée parfume soudain l'atmosphère, on irait bien manger un kebab adana. ▶



## Emir Kir

« Si nous n'agissons pas rapidement, des gens tomberont raides morts devant nous, comme aux États-Unis »



**A**vec Cécile Jodogne (Schaerbeek, parti Défi), Emir Kir (Saint-Josse-ten-Noode, ex-PS, exclu du parti en 2020 à la suite d'une rencontre avec deux maires turcs d'extrême droite) est l'autre bourgmestre de tutelle du commissariat 5, puisque ce dernier se situe à cheval sur les deux communes. Il a reçu Wilfried dans son bureau de l'avenue de l'Astronomie, à deux pas de Mado, pour défendre la réponse politique locale aux problématiques rencontrées dans le quartier Nord.

### Que vous évoque immédiatement le commissariat 5 ?

La mort de Thomas fut certainement le moment le plus choquant de ma carrière. Quand un gars qui n'a rien demandé à personne se fait tuer gratuitement... Il n'y a pas de mot pour ça. J'aurais attendu des membres du gouvernement fédéral qu'ils descendent sur le terrain durant les jours qui ont suivi pour manifester leur soutien. Personnellement, ce fut dans mon esprit une période de gros flottement. Je me suis dit, tuer la police, c'est tuer l'État. C'est tuer la Belgique. Chez certains, ce n'était visiblement pas assez pour que cela suscite leur indignation.

### Comment expliquer la multiplication des fusillades dans certains quartiers de la capitale ?

À Bruxelles, mais aussi dans toutes les grandes villes du monde, le niveau d'insécurité est en forte augmentation notamment à cause du narcotrafic. Allez à Paris, c'est pire... Je pense que si nous n'agissons pas rapidement, des gens tomberont devant nous, raides morts. Comme aux États-Unis. Moi, je suis un enfant de Saint-Josse. J'ai vu des gens ne pas dépasser les 40 ou 50 ans à cause de la drogue. Aujourd'hui, vous pouvez traverser des quartiers entiers de Bruxelles sans que l'odeur du cannabis ne vous quitte jamais. Ça vous détruit la santé, mais vous trouverez des magasins à chaque coin de rue. C'est comme si c'était légal. Avec dix euros, vous pouvez vous procurer de la cocaïne, de l'héroïne, du LSD, des pilules, des ballons. Alors quand vous êtes un sans-papiers ou un migrant qui vient d'arriver à Bruxelles, qu'on vous laisse passer les quatre saisons sans toit ni couverture, à un moment, pour survivre, vous allez prendre des produits. Et vous allez devenir agressif vis-à-vis de cette société d'accueil, parce que personne ne vous aime.

**Il existe pourtant quantité d'associations et de structures d'hébergement, bien que limitées par leur personnel d'encadrement et mises sous pression par la guerre en Ukraine.**

Regardez l'état de la ville. Ce qui m'indigne le plus, c'est que nous ne sommes plus choqués. Tous les jours des centaines de gens longent le Passage 44, le matin, le soir, dans l'indifférence générale. Moi, quand je vois ça, j'ai mal au ventre. J'ai régulièrement des problèmes de conscience. C'est dur, quoi, la vie... Je ne comprends donc pas pourquoi ce pays qui s'est encore plus modernisé, encore plus enrichi, n'offre pas de logement digne pour ces gens. Et pourquoi, à la source, il n'empêche pas davantage l'entrée des stupéfiants sur son territoire. Pourquoi il n'en fait pas sa priorité absolue. Je ne me l'explique pas.

**Quel est le champ d'influence d'un bourgmestre face aux problématiques rencontrées dans le quartier Nord, comme le trafic des stupés et l'errance des migrants ?**

Moi, je suis excité par la réussite. Alors je cherche des solutions, avec les prérogatives qui sont les miennes — puisque le pouvoir régional et l'État fédéral ont complètement désinvesti dans la police locale depuis dix ans. Je n'en peux plus d'organiser des commissions, de faire des diagnostics et des enquêtes, je suis saoulé par ça. Je suis dans l'action. J'ai tout inventé. Je vais dans un quartier, je mets des grilles. Je vais dans un quartier, j'engage des gardiens de la paix. Je vais dans un quartier, j'installe partout des caméras de surveillance. Vous croyez que c'est agréable de bâtir des forteresses ? Non, mais je n'ai pas le choix. Saint-Josse n'est pas la poubelle du pays. C'est terminé, ce temps-là. Comment je me sens, aujourd'hui, en tant que bourgmestre ? Bien. Les quartiers de ma commune sont apaisés. Rue Verte par exemple, c'était un endroit où les femmes n'osaient plus passer, c'est fini. Tout a repris. En quelques années, on a refait l'asphaltage des rues, on a arborisé, fleuri et pavé les trottoirs, tous des éléments qui conduisent indirectement à la sécurité. On essaie de créer du logement de qualité pour les habitants, de fournir de beaux espaces, d'organiser des fêtes, des projets positifs qui répondent aux aspirations des habitants. En fait, on essaie d'être les dominants sur notre territoire, de repousser les fauteurs de trouble. Et depuis qu'on est les dominants, ils ne sont plus là. ▶